

# M. MARC SAUVALLE

L'homme du jour dans le journalisme canadien

Notre confrère quotidien, "Le Canada", dont l'apparition a plusieurs fois été annoncée et remise, est maintenant complètement constitué, et son premier numéro paraît lundi. Nous sommes heureux de saluer l'entrée en lice du nouvel organe du parti libéral, qui vient élargir le champ du journalisme français. Nous lui souhaitons bien volontiers longue vie et grand succès.

Nous avons déjà publié dans l'"Album Universel" le portrait du directeur-gérant du "Canada", M. Godfroy Langlois, ancien rédacteur en chef de "La Patrie", et nous sommes heureux de fournir aujourd'hui à nos lecteurs quelques notes biographiques personnelles et professionnelles sur M. Marc Sauvalle, un vétéran de la presse mont-réalis, qui est appelé au poste de rédacteur en chef du "Canada", et qui a joué un rôle varié et accidenté dans notre journalisme français, où il ne compte d'ailleurs que des amis, dans tous les camps.

C'est par un beau jour du 14 juillet 1884 que Marc Sauvalle débarqua sur nos bords et tomba comme une bombe dans les bureaux de "La Patrie". Beaugrand et Fréchette étaient en train de lire dans les colonnes du "Courrier des États-Unis" de la veille, l'odyssée d'un journaliste français récemment expulsé de Mexico par les ordres du dictateur Gonzalez, pour avoir voulu s'immiscer d'une façon trop intime dans les démêlés fort embrouillés qui avaient surgi entre le président de la République mexicaine et les contribuables de cet heureux pays, fatigués d'être pressurés d'une main trop lourde.

Lorsqu'il fit passer sa carte aux deux journalistes canadiens, ceux-ci s'arrêtèrent net dans leur lecture.

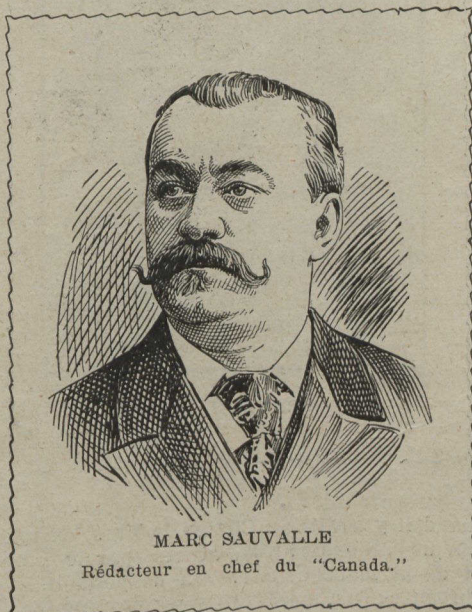
—Mais, demanda Beaugrand, est-ce de vous qu'il s'agit dans ce journal ? — Certainement, messieurs, vous avez devant vous l'"expulsé" !

La connaissance fut vite faite, et ce jour-là, Sauvalle mouilla la première fois ses lèvres de l'eau du Saint-Laurent, en compagnie de ses nouveaux confrères, dont l'amitié solide a résisté jusqu'à ce jour à bien des tribulations et des incidents. On monta en voiture pour se rendre au Consulat de France, où présidait ce charmant compagnon maintenant disparu, Ovide Perrault, qui avait endossé la grande tenue pour se rendre à la Fête française, à l'île Sainte-Hélène. C'est sous ce gracieux patronage que le présent rédacteur en chef du "Canada" fit son entrée dans la société canadienne et française de Montréal, dont il a été depuis lors une des personnalités les plus en vue.

Né au Havre, en 1857, M. Marc Sauvalle, après de fortes études au lycée de cette ville et au collège Ste-Barbe, à Paris, entra à l'Ecole militaire de Saint-Cyr ; sorti dans un bon rang avec son brevet de lieutenant, il passa ensuite par l'Ecole de Saumur, la pépinière des officiers de cavalerie, et servit deux ans au 5e Cuirassiers. C'était alors l'événement du calme absolu dans l'armée française ; la fièvre des guerres coloniales ne se dessinait pas encore, et les chances d'avancement étaient minces. De sang normand et aventureux, élevé au bord de la mer, devant les vastes horizons, le futur journaliste se sentait mal à l'aise et s'accommodait mal des rigueurs du service. En 1880, il donna sa démission et partit pour l'Amérique. Sa première visite fut pour la Louisiane et le Texas, où il courut les aventures qu'il a racontées dans un livre charmant, maintenant épuisé, et qu'il devrait bien réimprimer : "Louisiane, Mexique et Canada" ; entretemps, il collaborait à l'"Abeille" et au "Propagateur catholique de la Nouvelle-Orléans" ; puis en 1882, il gagnait le Mexique et prenait la rédaction en chef du "Trait d'Union", position qu'il occupa jusqu'à l'aventure dont nous avons parlé et à la suite de laquelle il vint au Canada.

Dès ses débuts parmi nous, M. Sauvalle se trouva intimement lié à notre mouvement politique ; il y a peu de journaux publiés dans ces vingt dernières années auxquels il n'ait pas appartenu ou collaboré. Entré comme rédacteur auxiliaire à "La Patrie", dont Louis Fréchette était le rédacteur en chef, il collabora à "La Presse" lors de sa fondation, en 1884, par M. W. Blumhart ; en

1885, il succédait à M. Fréchette à "La Patrie", qu'il quitta en 1889 pour fonder l'"Agence de l'Électeur", à Montréal. Après les élections de 1890, l'hon. M. Mercier récompensa ses services en le nommant au poste de protonotaire au Palais de Justice de Montréal ; mais la démanigaison d'écrire tenait trop fort notre confrère pour qu'il se contentât de grossier des plumitifs ; lorsque l'orage s'accumula sur la tête de son ancien chef, il prit la rédaction du "National", devenu journal quotidien, et fit une campagne à mort contre les Petits Bancs. Mercier tomba et Sauvalle fut décapité instantané. Il fut recueilli par le "Cultivateur", que M. Tarte avait amené à Montréal. Après la chute de ce journal, en 1893, Sauvalle dut se lancer dans l'exploitation de feuilles éphémères ; "La Réforme Municipale", "Le Réveil" succombèrent successivement entre ses bras ; en 1893, il rentra de nouveau à "La Patrie" et reprenait son ancien siège, qu'il conserva deux ans et où lui succéda M. G. Langlois, aujourd'hui son collègue au "Canada" ; de 1895 à 1896, nouvelle période de massacre folleulaire ; "La Bataille", "La Libre Parole", "Les Annales Criminelles", "La Mode Nouvelle" s'affaissaient encore sous le



MARC SAUVALLE  
Rédacteur en chef du "Canada."

poids de ses écrits ; entre temps, il collabora au "Signal", au "Canada", et en 1897, il entra à "La Presse" comme correspondant parlementaire, où il se crée une réputation dans toute la province par ses lettres de "Pascal".

Dans les loisirs que lui laissaient ses devoirs parlementaires, il écrivait encore dans la "Gazette de Berthier", "Le Salaberry", "L'Avenir", "Le Courrier de Sorel", "Le Petit Journal", "L'Economiste Canadien", et même dans "Le Pionnier", à ses débuts. Au mois de juillet de l'année dernière, il sortait de "La Presse" et reprenait pour la troisième fois le chemin de "La Patrie", dont il est sorti au mois de décembre pour s'occuper de la formation du nouveau journal, le "Canada", où il va continuer ses travaux parlementaires en même temps qu'il en dirigera la rédaction politique.

Si l'on songe que ces allées et venues ont été entrecoupées de campagnes politiques nombreuses et sévères et agrémentées de travaux auxquels nous devons "Louisiane, Mexique et Canada", déjà cité, un "Manuel des Assemblées délibérantes", un "Guide du Conciliateur", un "Recueil de discours", des brochures, des conférences, etc., on voit que notre confrère peut se flatter d'avoir déjà bien rempli sa carrière.

M. Sauvalle a été l'ami et le contemporain des grands journalistes disparus : Provencher, Faucher de St Maurice, Achintre, Buies, Tassé, Gélinais, F.-X. Trudel, Savary et bien d'autres. C'est à cette école qu'il s'est formé un jugement sain et vif. Apte à saisir les situations, il y a acquis une

connaissance complète de notre politique, et est devenu un auxiliaire précieux pour un journal de lutte.

Très maître de sa langue, doué d'un style vigoureux, souvent imagé ; très calme mais incisif, c'est un combatif que la tourmente n'effraie pas. Il a reçu beaucoup de coups et il en a largement donné sa part comme il convient dans le journalisme militant ; mais, une fois la plume posée, c'est le plus charmant compagnon du monde, gai, affable, bon garçon et parfait camarade. Il mérite pleinement la confiance dont il vient d'être honoré par ses chefs et ses amis politiques.

JEAN CANADIEN.

## HISTOIRE DU SÉMINAIRE DE NICOLET

Cet ouvrage en deux volumes, annoncé depuis quelques années, vient de voir le jour. Il sort de l'imprimerie Beauchemin, de Montréal, si avantageusement connue du public, et revêt une toilette qui prévient tout d'abord favorablement le lecteur : format bien proportionné, papier choisi, excellente impression.

Mais, ces qualités matérielles, si intéressantes qu'elles soient, ne sont pour ainsi dire qu'un pâle reflet du grand intérêt qui remplit toutes les pages de l'Histoire du Séminaire de Nicolet.

Cette brillante institution, venant la troisième en date de naissance, après celles de Québec et de Montréal ; fondée et favorisée par des évêques comme Messieurs Plessis, Panet et Signay ; dirigée par des prêtres tels que Messieurs Raimbault, Leprohon, Ferland, Caron, Gélinas et autres ; éducatrice de milliers et de milliers d'enfants dont un nombre remarquable ont occupé d'éminentes positions dans l'Eglise, dans la société, et illustré par la plume ou la parole leur nationalité canadienne-française ; cette brillante institution, disons-nous, avait plus d'un titre à avoir son Histoire.

Rien de plus vrai ; mais il fallait une plume pour l'écrire dignement ; il fallait un travailleur pour entreprendre et mener à bon terme une pareille entreprise.

Ce talent, ce bénédictin se sont rencontrés dans la personne de Monsieur l'abbé Douville, le supérieur actuel du Séminaire de Nicolet.

Très intelligent, très studieux et capable d'une longue application, condisciple redoutable de l'illustre abbé Maurault, il fit avec grand succès son cours d'études classiques. Professeur de physique, de chimie, préfet des études, examinateur des étudiants en Droit et en Médecine, il s'acquies bientôt une réputation qui franchit les murs du Séminaire.

Entre-temps, il s'exerçait à l'art d'écrire, il collaborait à certain journal, il recueillait par ci, par là, des notes sur divers sujets, en particulier sur tout ce qui intéressait sa chère maison : exercices qui le préparaient à la rude tâche qu'il vient d'accomplir si heureusement.

Nous disons rude tâche. En effet, ce n'était pas un léger travail que de recueillir, épars dans différentes archives, tous les documents qui composent l'Histoire en question ; de les classer avec ordre et de les citer à propos ; d'apprécier avec justesse, avec impartialité, les événements—heureux ou fâcheux—qui ont accompagné la fondation du Séminaire et les autres phases de son existence.

La forme de cet ouvrage nous paraît réunir les principales qualités du style historique. Simple, grave, léger parfois, tantôt nombreux, tantôt concis, toujours correct et élégant, clair et facile, ce style, par sa variété, sait agréablement soutenir l'attention du lecteur.

Aussi, aimons-nous à penser que la lecture de l'Histoire du Séminaire de Nicolet sera pour les amateurs de la bonne littérature, ce qu'elle a été pour nous : un véritable régal littéraire.

J. E. PANNETON, Ptre.

## PENSÉES

Dieu n'a pas condamné l'homme au travail, il l'a condamné à la vie, en lui accordant le travail comme circonstance atténuante. — ERNEST LEGOUVE.

Le dévouement n'a tout son prix qu'autant qu'on l'ignore et qu'il n'a pas de témoins pour l'applaudir. — FRANCIS GARNIER.